

Imour Aïmas

Corps vêtus  
âmes nues

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Imour Aimas, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

## Préface

J'ai lu ce livre d'une traite, parce que je crois que c'est ainsi qu'il faut le lire, pour rester dans l'atmosphère du récit et ne pas casser le fil conducteur, ténu et obsédant à la fois.

J'ai été frappé par la beauté des mots, par l'intensité des émotions décrites.

Le lecteur est transporté dans un monde où l'on peut toucher les sentiments.

La longueur du livre est parfaite parce qu'un peu comme une vague qui déferle sur le rivage, on est emmené brièvement mais puissamment par un rouleau de sensations diverses.

Joël Bastin  
Romancier

Elle. L'errance

---

– Elle parlera un jour, cette petite.

Je jouais, assise par terre, dans la poussière de la cour. J’avais fabriqué un paradis avec quelques graviers, de la terre et des herbes folles. Il fallait y placer des animaux et je choisis deux petits escargots jaunes trouvés près d’une pierre.

La voisine aux longs jupons gris quitta ma grand-mère et j’abandonnai mon paradis pour aller chercher des œufs.

Les œufs les plus difficiles à atteindre étaient situés à l’intérieur du poulailler. Je fis quelques pas sur une rampe en bois brun. Je penchai la tête et je pénétrai dans le royaume chaud et humide à l’odeur de paille et de fiente. Quelques poules, dérangées par cette intrusion, se mirent à glousser. J’approchai lentement l’une d’entre elles, apercevant un œuf dans le creux de la paille. J’étendis le bras et je regardai la poule. Je formulai dans mon esprit des mots doux et elle s’apaisa. Je pris l’œuf tiède et gros pour mes mains d’enfant. Je remerciai la poule, je sortis et je courus vers la grange. Je déposai délicatement l’œuf dans le large panier en osier accroché à la vieille porte. Les animaux

comprenaient mes pensées mais les humains avaient besoin de mots.

C'est devant une grand-mère ruisselante de larmes et dont la joie provoquait des spasmes ressemblant à de violents hoquets, que j'utilisai pour la première fois la langue des hommes.

∞

Elle s'abritait sous le vieux préau de la cour de l'école. Je pouvais deviner qu'elle avait froid à cause du rose dont se teintaient ses joues et de la façon dont elle tenait ses bras contre sa poitrine.

Elle surveillait attentivement les faits et gestes d'une centaine d'élèves. Sous son impair beige, elle portait un pull rouge et une jupe en laine aux larges motifs marron. Ses cheveux lisses et blonds s'arrêtaient juste au-dessus de ses épaules en formant un carré parfait.

Je revois sa peau claire et ses lèvres teintées d'un rouge vif et brillant.

Sous le même préau, debout derrière elle, j'écoutais le bruit fracassant de la pluie sur les plaques de tôle. Refusant tout obstacle, elle déboulait au bout de celles-ci, formant

un épais rideau gris. Au pied de ce rideau, l'eau bondissait encore sauvagement et ressemblait à un enfant en colère.

La cour était divisée en deux mondes. Celui du préau et l'autre.

Le premier était peu peuplé. On y trouvait quelques élèves frileux ou malades et les surveillants. Malgré le bruit de la pluie, c'était un monde calme et figé que je comparai plus tard à une galerie d'art les jours d'été, que seuls quelques fous fréquentent.

Le deuxième monde était terrifiant. Les uns poursuivaient les autres au milieu des flaques d'eau sombre. Les filles pleuraient car leurs collants étaient tachés, éclaboussés de boue par les courses sauvages des garçons.

Parfois, la dame aux cheveux blonds traversait le rideau gris et revenait tenant fermement par le col de sa veste un garçon de l'autre monde. Elle le plaçait juste à côté d'elle. Lui, le visage rougi par le froid, baissait les yeux et le col de sa veste restait relevé, sans qu'il le sût. Les cheveux et les vêtements trempés, il se mettait rapidement à greloter.

Au son de la cloche, elle se dirigeait vers le rang serré des élèves alignés deux par deux. Ses yeux acier imposaient un silence que les autres professeurs n'obtenaient que très rarement.

Je savourais le bonheur de rentrer dans sa classe et d'être assise face à elle. Elle suspendait son impair au crochet en bois, près du grand tableau noir. Elle séchait alors rapidement les pointes de ses cheveux avec un petit essui en éponge blanc qu'elle cachait dans un tiroir.

Discrètement, elle ouvrait une petite bouteille blanche au capuchon doré. Du bout des doigts, elle appliquait une goutte de parfum aux notes de magnolias dans le creux de son cou. Je retenais mon souffle et enfin j'emplissais mes poumons de cette senteur fleurie et suave.

J'avais dix ans et elle m'enseignait le français et les mathématiques. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que je l'aimais.

∞

— Nous sommes toutes les deux premières de classe. Il faudra bien nous départager

avant la fin de l'année. Moi, plus tard, je veux être pharmacienne. Et toi ?

Une fille maigre aux grands yeux marron me regardait en souriant. Un élève m'adressait la parole pour la première fois. J'étais seule et j'étais habituée à cette solitude. Je regardais les groupes de filles jouer à la corde et à l'élastique. J'observais les garçons sauter dans les flaques et bousculer un élève joufflu, seul lui aussi.

J'attendais impatiemment le son de la cloche pour sortir les crayons gras des boîtes métalliques et dessiner des papillons multicolores. Le seul plaisir de ses longues récréations était le moment où, en échange d'un ticket rose, je recevais un petit berlingot de lait chocolaté. Je décollais soigneusement la paille transparente et je perçais un petit trou dans le haut du carton. J'aspirais rapidement le contenu crémeux redoutant d'entendre le bruit de l'air dans la paille.

Le lendemain, la fille maigre s'assit à côté de moi. Au premier banc.

A la fin de l'année, nous obtinrent des résultats identiques et il fut impossible de

nous départager. Elle partit sans me dire au revoir.

L'année suivante, elle jouait et riait avec d'autres filles. Je retrouvai ma solitude.

Le froid de l'hiver brûlait nos joues et une fine couche de gel recouvrait la cour. Sous le préau, un petit groupe d'élèves silencieux attira mon attention. Je m'approchai d'eux, intriguée par cette scène inhabituelle.

La fille maigre était allongée sur le sol. Des lèvres rouges murmuraient des mots doux et des mains blanches caressaient son front. L'ambulance entra dans la petite cour.

J'appris le lendemain que le genou blessé n'avait pas saigné. Elle mourut quelques mois plus tard, emportée par la leucémie.

∞

Debout dans le long couloir, je gravai cette inscription avec la pointe de mon compas dans le chambranle sale de la porte.  
ROMA CAPUT MUNDI.

Une porte derrière laquelle se décidait mon avenir.

— Elle est dissipée, elle perturbe les cours.

— Elle arrive en retard, sans excuse valable.

— En latin et en français, ses résultats sont extraordinaires.

Le verdict tomba. Je dus partir immédiatement.

La surveillante me poussa dehors et je sentis la lourde porte en bois cogner contre mon dos. Une pluie diluvienne trempa rapidement ma veste en laine et mes ballerines bleu marine.

Je savais que l'on pouvait vivre sans foyer et sans amis. Mais sans école ?

Pour l'adolescente que j'étais, l'existence s'arrêtait, ici, devant ce large porche. Un porche au-dessus duquel une petite statue de la Vierge ouvrait les bras. Je relevai la tête. Je voulus regarder l'icône mais la pluie flagella mon visage et je ne vis qu'un épais brouillard gris.

∞

Je partis vivre dans une pension pour jeunes sans foyer.

Mon accompagnateur était un homme grand et chauve. Il me tendit un sac en coton jauni et il me quitta sans un mot, devant la haute grille noire.